

Yves Peyré

# Un théorème pour le frémissement

suivi de

## Quelques preuves

ad usum Giulio Paolini

### UN THÉORÈME POUR LE FRÉMISSEMENT

La terre a la même apparence  
aisée  
que le ciel, tout ce que j'ai  
sur le cœur  
se limite au cercle suave  
de mon seul soupir,  
voilà la terre, à elle  
de me reprendre  
et de rebondir à perte de futur.

Entre absence et simulacre  
retentit  
le rire des dieux.

La silhouette d'un éternel neveu  
paraît  
sur le seuil, magicien très XVIII<sup>e</sup> siècle  
qui porte  
et présente le plateau du sens,  
l'instant  
scintille et se réfléchit.

Il n'y aurait rien et soudain un théâtre  
dressé là  
pour si peu que ce serait  
de nouveau rien  
ou alors cette scène dévastée

par l'antique  
combat de mémoire et d'oubli.

L'espace est saturé par le retrait  
du visage  
qui, au-delà encore, s'abandonne  
au simple sourire,  
au plaisir de l'énigme.  
Persiste  
l'ombre d'un titre : le visage  
n'est jamais  
que l'égal d'une feuille automnale  
emportée haut dans l'air.

Aussi loin que je frissonne  
j'accepte  
la vastitude et la perte.

Il s'agit d'un silence, d'un peu  
de terre  
préemptée avec grâce,  
je colle mon œil à la lunette  
pour discerner  
les fragments : monde  
et immonde.

Brusquement, j'aperçois Wittgenstein  
à sa fenêtre,  
claque un vent ou un axiome,  
l'être  
se déclare dans toute sa netteté.

Le double des dieux  
trépigne  
puis s'éloigne, le regard est aussi  
immédiat  
que les mirages et les rêves,  
je me risquerai  
à même l'évidence, pause fragile  
ou contemplation.

## L'ARMATURE LYRIQUE

Ce n'est qu'un vent fort  
qui souffle  
dans les tubulures inapparentes,  
je vois le songe  
posé, bric-à-brac certain,  
et le risque  
que tout s'envole comme nuages,  
le visage  
est rapide et la tête  
en son dedans ne le ralentit pas.

Dehors, le froid vif persiste  
toujours,  
en prélude, un vis-à-vis théâtral,  
puis le rêve,  
l'épaisseur de tous les rêves  
répandus  
sur la terre.

Entre les colonnes invisibles qui soutiennent  
ma vision  
se placent, non des porteurs de torche,  
la nuit  
est le plein jour, mais des porteurs  
de rien,  
des passants immobiles remontés des coulisses  
de l'énigme,  
plus loin, là-bas, tient l'évidence  
d'un soupir  
ou l'aveu d'un retrait de monde.

Tout se disperse, la terre craque,  
les lambeaux  
sont clairs, ils gagnent la clarté obscure  
du silence,  
je regarde, je marche, une musique  
légère  
de fin de nuit m'accompagne.

Parfois je dors, je m'ébroue  
dans mon sommeil,  
l'incartade d'un ange ou le rire  
éclatant  
d'un dieu, la sentence  
est péremptoire,  
la mort au large croise la souplesse  
d'une ironie.

Le réel se recule, il grandit, fini  
le sommeil,  
il tonne, il vocifère, mais non,  
ce n'est pas cela,  
je dormais encore, le réel est ailleurs,  
avivé  
par l'ellipse, saturé  
de distance,  
il se crispe sous le regard,  
la main  
dévoile le grand jour, l'être  
s'étire,  
les lumières clignent, l'ombre  
d'un naufrage  
subsiste, estompée et vague,  
j'ai gagné,  
la rive, j'ai fermé les draps.

## LA DISPOSITION VOCATIVE

Tout s'embue, je n'en finirai pas  
avec la larme,  
cet à-peu-près est sans façon,  
je cherche,  
je m'approche, je rôde,  
le clignement  
des lumières, j'épèle  
un herbier  
de sentiments, à chaque page  
sa légende.

Le crayon fixé du meurtre, la main  
s'ébauche,  
le monde et son éclairage abouchés,  
la tentation du drame :  
feuilles éparses...

Un linge et le mystère du corps,  
l'apparition  
d'un fantôme, le réel ira  
jusqu'à son irréalité,  
le rêve est une pierre, j'imagine  
des voix enfantines  
et des ténors qui grondent.

De grands carrés de mirages,  
les apparences  
reculées, malmenées, le réel,  
c'est autre chose,  
le regard hésite, il croise  
des suggestions  
d'outre-réel, rapidement il pivote  
et déclare  
que la terre est à la terre.

J'aime la convocation du hasard  
et l'évidence  
de la minute : ne vous impatientez pas,  
le monde est tel.

Le vent revient, il chahute l'armature  
et la pluie  
des mondes dégringole avec foi,  
rien ne s'altère  
de ce qui est vision, les simulacres  
prolifèrent  
au pourtour.

Un appareil d'optique, un flash qui crépite,  
la déchirure  
minutieuse des plans de la maison  
construite,  
tout s'agrège et vient sur la scène  
d'être.

Je me lève, j'ouvre la main,  
j'éparpille,  
me voilà un peu comme l'homme  
de la pluie,  
de l'or passe les paupières,  
un songe  
félin nous reprend, des frontières,  
y a-t-il des frontières,  
s'effacent, nous sommes tout  
et rien.

La solitude passant, la conviction  
est forte  
d'avoir tutoyé le monde.

## LOUANGE ÉPHÉMÈRE DU CHAOS

Une brume, le savoir brûlé,  
un fracas  
ou grande déchirure, une main appelle  
et le sens revient  
par-delà la meurtrissure.

Toute histoire abolie,  
je tourne la porte de l'appartement  
vide,  
avec moi s'engouffrent les défêts  
lacérés  
de tous les jours, profonde dérision  
et la patience  
du chasseur de papillons  
qui pique avec grâce les éclats  
de monde.

Soi, ce qui naît de la ruine,  
je suis  
mes propres décombres, je me livre  
parmi le vol  
des montagnes.

L'un est épars, la fragilité extrême  
d'un excès,  
je songe à la beauté d'une fête,  
fumerolles  
baroques qui s'émancipent, exhibant  
le faste  
des haillons et la douleur  
du vide.

Tout croule sans une plainte,  
le vent corrige,  
il accentue la dispersion.

Puis tout revient, la caméra biffée,  
les porteurs  
de la réalité secrète, le saltimbanque  
en suspens  
désignant le point aveugle d'où viendra  
la lumière,  
je reçois chaque secousse, le monde  
grésille,  
l'appartement flambe, dehors,  
il fait nuit,  
pourtant c'est le jour, je passe  
une frontière  
entre ce qui est et le peut-être.

Un acte de féerie, le magicien  
a besoin  
de soufre et d'un chapeau, la poudre  
est jetée,  
le chapeau multiplie les illusions,  
la baguette  
levée sur le monde suscite le chaos  
et prestement l'évapore  
pour des réalités  
inapparues, incertaines et définitives.

Je suis riche de toute l'étendue  
de mon regard,  
l'acte de voir est illimité.

## LA DÉSIGNATION DU MONDE

L'évanescence des concepts, le doigt  
tendu  
vers un ailleurs de rêve et d'ancrage,  
il y va  
d'un bateau, dans la maison  
tangué  
le pas d'un marin.

Géographie illusoire, la carte du monde  
est pliée,  
en haut se tient une tête d'homme,  
je reviens au réel,  
au murmure, au soupir et à tous les vents  
qui m'emportent.

Le monde sera mis en monde  
et chaque parcelle  
cadastrée sera le fragment nécessaire  
d'un juste clignement,  
le monde est mon vertige,  
et la trame  
photographique qui nous hante,  
j'ai jeté la pellicule,  
l'épreuve me semble bonne, je m'y sou mets  
comme à une ordalie.

Un candélabre serait souhaitable,  
surtout de jour,  
et le vent du large bougera sans cesse  
la flamme,  
et tous les enfants de Chardin  
se prendront  
à souffler et les répliques de Casanova  
porteront le livre blanc  
des cessions inaccomplies et du théâtre.

Le monde est vaste, il récompense  
le quêteur  
qui s'avance, la soif d'être ne se comble pas,  
je sais  
qu'un royaume reculé se dérobe encore, ce sera

un château  
en pleine forêt et des cliquetis de chaînes.

Où est le vrai, ici, au cœur du regard  
il revient,  
reprend son dû d'infini,  
rien  
qui puisse clore,  
seulement, ici et là, une ponctuation.

Parmi les colonnes et les sphères,  
des silhouettes,  
perruques, bas blancs et habits,  
se faufilent,  
introduction au dépassement,  
à la démesure  
de ce qui s'efface ou persiste.

Les siècles demeurent, se brouillent,  
une antiquité  
de marbre ou de plâtre aussi vivante  
que chair,  
tant de mains qui montrent le passage  
dérobé  
par lequel je m'enfuis.